Marie-Françoise BASLEZ, *Comment notre monde est devenu chrétien*

Tours, Éditions CLD, 2008, 220 p., 22,5 cm, 19,90 €,
ISBN 978-2-85443-529-0.

André Gagné

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8082>

DOI : 10.4000/rhr.8082

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2013

Pagination : 128-131

ISBN : 978-2-200-92863-6

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

André Gagné, « Marie-Françoise BASLEZ, *Comment notre monde est devenu chrétien* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2013, mis en ligne le 12 avril 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8082> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.8082>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Marie-Françoise BASLEZ, *Comment notre monde est devenu chrétien*

Tours, Éditions CLD, 2008, 220 p., 22,5 cm, 19,90 €, ISBN 978-2-85443-529-0.

André Gagné

RÉFÉRENCE

Marie-Françoise BASLEZ, *Comment notre monde est devenu chrétien*, Tours, Éditions CLD, 2008, 220 p., 22,5 cm, 19,90 €, ISBN 978-2-85443-529-0.

- 1 Le travail de Marie-Françoise Baslez (= MFB) sur les origines du christianisme s'est vu octroyer le Prix Chateaubriand en 2007 avec la publication de *Les persécutions dans l'Antiquité, victimes, héros, martyrs* (Fayard). Elle poursuit son examen des débuts de l'ère chrétienne avec une monographie qui jette un regard critique sur la manière dont notre monde est devenu chrétien. Selon l'auteure, l'acceptation du christianisme par Constantin comme l'adhésion à une religion de rupture reflète une « lecture très contemporaine de l'histoire ». Elle se distingue ainsi de Paul Veyne, dont la perspective, exposée dans l'ouvrage *Quand notre monde est devenu chrétien* (Paris : Albin Michel, 2007), peut être résumée dans les mots de J. B. Bury que l'historien cite au début de son livre : « [...] la révolution faite par Constantin en 312 a peut-être été l'acte le plus audacieux qu'ait jamais commis un autocrate, en défiant et en méprisant ce que pensait la majorité de ses sujets » (p. 10). En effet, tout au long de son ouvrage, MFB montre que la christianisation du monde antique s'est faite progressivement. Ce livre rend compte de la visibilité du christianisme dans les trois premiers siècles de notre ère.
- 2 L'auteure aborde la question des premières communautés chrétiennes et de leur expansion par le biais des cités cosmopolites. La plupart des premiers groupes chrétiens ont su s'intégrer aux autres mouvements juifs de l'époque, surtout en raison de l'espérance messianique qui les animait. Elle remarque aussi que les premiers chrétiens pratiquaient une forme de communautarisme à l'instar des thérapeutes et

des esséniens. Chose étonnante, cependant, l'auteure semble dire que les manuscrits de la Mer morte proviendraient d'une communauté essénienne. Or, une telle perspective sur l'identification de la secte de Qumran est loin de faire l'unanimité parmi les spécialistes (voir, par exemple, L. H. Schiffman, *Les manuscrits de la Mer morte et le judaïsme*, Paris, Fides, 2003).

- 3 MFB constate avec raison que le christianisme avait déjà atteint les mégapoles gréco-romaines avant l'entrée en scène de l'apôtre Paul. C'est d'ailleurs ce qui a permis aux communautés pauliniennes de s'insérer dans les structures sociales de la cité. Le modèle communautaire paulinien s'apparente peut-être à celui des milieux associatifs antiques, où le croyant pouvait vivre sa foi sans renoncer à son identité ou à ses associations naturelles. Jamais Paul ne se dépeint comme une victime d'un état tyrannique, mais il pratique une politique d'ouverture semblable à celle des Juifs hellénisés. Paul n'invite donc pas ses communautés à se retirer du monde, mais à vivre normalement tout en vaquant à leurs occupations. Dès lors, il n'est pas surprenant, comme le souligne l'auteure, que l'apôtre en vienne même à admettre la légitimité des autorités de l'Empire, principe unitaire pouvant préserver le mouvement chrétien des dangers du sectarisme.
- 4 L'auteure explore aussi le problème de la persécution des chrétiens dans l'Empire. Très tôt, il était possible de distinguer les adhérents au christianisme du milieu de la communauté juive, puisqu'ils ont servi de boucs émissaires lors de l'incendie de Rome en 64. Mais cela n'a pourtant pas incité la communauté chrétienne à remettre en cause la légitimité de l'Empire. Le sentiment anti-romain venait plutôt de la Judée et de la Galilée, et cela jusqu'à l'insurrection de 66. Les communautés chrétiennes d'origine juive, quant à elles, ne prônent pas la résistance mais se démarquent de la révolte juive et du judaïsme subversif. La littérature chrétienne postérieure à 70 dépeint les Juifs comme les responsables de la mort de Jésus et des autres prophètes. Les évangiles refusent d'associer Jésus à quelque mouvement révolutionnaire que ce soit ; on le présente plutôt comme payant l'impôt à César. Malgré cette prise de position en faveur de l'Empire, il est difficile de comprendre pourquoi la communauté chrétienne fut la seule à faire l'objet d'une interdiction légale, celle de porter le nom de chrétien. Les autorités romaines attribuaient aux chrétiens la responsabilité d'événements fâcheux en raison de leur refus de rendre un culte aux divinités des communautés touchées par le malheur.
- 5 Les communautés chrétiennes ont su épouser les identités particulières des diverses régions et localités de l'Empire. On reconnaît la variété du christianisme par les différents mouvements qui surgissent en tous lieux. Mais une telle diversité n'est pas nécessairement visible pour les autorités puisqu'elles persécutent aussi bien les « hérétiques » que les « orthodoxes », ce qui est d'ailleurs confirmé par les récits des Actes des martyrs. Cela remet en question la tendance à opposer « hérésie » et « orthodoxie ». L'auteure offre d'ailleurs une belle description du courant gnostique : un christianisme de notables et d'intellectuels mystiques, très élitistes. Ils se distinguent du christianisme social établi par Paul. Cela dit, l'apôtre des nations aurait pu aussi inspirer le christianisme des courants gnostiques, particulièrement en raison de ses propres expériences mystiques (voir 2 Corinthiens 12,1-9). Il n'est donc pas étonnant que certains textes gnostiques se réclament de la tradition paulinienne. À la fin du II^e siècle, il n'existe pas de catholicité pleinement réalisée. L'identité variée des divers groupes chrétiens dans les multiples lieux de l'Empire conduit certains

responsables ecclésiastiques à vouloir consolider une doctrine commune. C'est alors qu'on cherche progressivement à établir l'« orthodoxie », en commençant par la sélection d'un canon de textes sacrés.

- 6 MFB jette aussi un regard sur l'émergence de « la Grande Église », une expression datant de la fin du II^e siècle et qui se retrouve dans l'œuvre d'Irénée de Lyon. La formule sert à désigner l'église de Rome, siège de l'orthodoxie et de la catholicité. En tant que capitale de l'Empire, Rome attire des intellectuels chrétiens de tous lieux. C'est là que les saints martyrs (Pierre et Paul) succèdent aux héros de la cité antique, maintenant devenus protecteurs de la communauté chrétienne de Rome. Il n'est donc pas surprenant que le rayonnement de la chrétienté se soit fait à partir de la capitale de l'Empire.
- 7 Le christianisme se constitue ainsi comme une religion du Livre entre le II^e et IV^e siècle. Le lien d'un écrit à la tradition apostolique et son ancienneté comptent parmi les critères les plus significatifs dans le choix des textes canoniques. Même si le canon des textes sacrés, tel que nous le connaissons aujourd'hui, est confirmé à la fin du IV^e siècle, son évolution commence au II^e siècle dans certaines communautés chrétiennes, telle que Smyrne. En effet, le plus ancien témoignage d'un canon en gestation est la lettre de Polycarpe aux chrétiens de la ville de Philippe (vers 180).
- 8 La chrétienté au III^e siècle est une religion du faire et de l'entraide. L'action se voit par exemple à travers l'assistance funéraire, ce qui rapproche les communautés de foi des mouvements associatifs. Le témoignage de Minucius Felix confirme cette réalité : la meilleure apologie des chrétiens est leur action. La visibilité du christianisme se fait aussi ressentir par la présence des martyrs. Des intellectuels tels que Justin et Tertullien furent profondément marqués par le spectacle des martyrs ; c'est d'ailleurs ce qui les a conduits à la conversion. Car sur le plan des croyances, le christianisme n'offrait rien de fondamentalement différent des religions païennes. Le supplice des martyrs force aussi le christianisme à repenser son anthropologie et à considérer cette épreuve comme l'aboutissement d'une ascèse en vue de la libération de l'esprit.
- 9 MFB remet donc en cause l'opinion selon laquelle c'est la conversion de Constantin qui donna au christianisme sa place dans l'Empire. La conversion de l'empereur fut progressive et s'acheva par son baptême sur son lit de mort en 337. Ce n'est qu'à partir de 320 que Constantin semble contribuer à l'établissement et à la visibilité du christianisme dans la société. Même après sa conversion, l'empereur agit avec cruauté lorsqu'il fait massacrer une partie de sa famille en 326 et traite ses ennemis avec barbarie. À la différence de Paul Veyne, MFB n'est pas d'avis que Constantin était devenu pleinement chrétien en 312. Lors du concile de Nicée (325), l'empereur ne permet pas la dissidence. Son choix entre les différents partis n'est pas motivé par des raisons théologiques, mais par la volonté de se rallier à la majorité. Les décideurs de l'orthodoxie doivent provenir de Rome.
- 10 Ce livre indispensable est bienvenu à l'heure des romans à succès et ouvrages grand public sur les prétendues origines mystérieuses et cachées du christianisme ancien. Selon Marie-Françoise Baslez, que nous approuvons, la christianisation de l'Empire s'est faite avant Constantin, sans lui et après lui. Le christianisme a poursuivi son parcours après la chute de Rome et a même réussi à gagner les Barbares. L'auteure présente une recherche approfondie en même temps qu'accessible à un lectorat non initié à la complexité des études historiques et sociologiques sur l'influence des communautés chrétiennes aux trois premiers siècles de notre ère.

AUTEURS

ANDRÉ GAGNÉ

Concordia University, Montréal.